

Une Charité.

Par un après-midi d'été, Georges Morval, triste et las de se promener seul, rentra dans le petit appartement loué à l'hôtel; la femme de chambre, profitant de l'absence du jeune homme, faisait le ménage.

— Achevez, lui dit Georges, vous ne me gênez pas.

Et se laissant tomber dans un fauteuil, devant la fenêtre ouverte sur le jardin, le regard perdu sur le ciel et sur le lac, il se prit à songer mélancoliquement au vide de son existence désœuvrée, sans but et sans affection.

Orphelin à cinq ans, Georges ne possédait d'autre parent qu'un vieux cousin de province. Ce tuteur le mit au collège et crut s'acquitter de tous ses devoirs en accroissant habilement la fortune de son pupille. Très riche à sa majorité, devenu réservé, timide et morose en un tel abandon, Georges chercha par le travail à raviver en lui le goût de vivre. Mais, en toute entreprise, vu l'importance même de sa commandite, on se targuait d'honneur de le dispenser de toute besogne. En amour, les épreuves ne furent pas plus heureuses. Bien que beau garçon, Morval ne plaisait guère. Les femmes le jugeaient ennuyeux, et sa jeunesse méditative et solitaire ne l'avait pas rendu moins ombrageux que pénétrant. Il répugna promptement à l'astuce.

Même sur les bords de ce lac enchanteur auquel il demandait l'insouciance et l'oubli, Georges Morval se désolait encore de sentir s'ombrer dans un spleen noir son âme désestra de tendresse et vibrante de bonté.

Le regard morne du jeune homme descendit des nuages sur le jardin; il reconnut, assise devant la pelouse, à l'ombre des ormes, la vieille dame au beau visage pâle. Au regard approfondi d'une douleur mystérieuse, qui, la veille, avait étrangement frémi, quand ils s'étaient furtivement croisés dans le crépuscule du quinquonce.

— Elle semble encore plus triste que moi! pensa-t-il tout haut.

La femme de chambre, qui essayait une table auprès de lui, saisit les paroles, suivit la direction du regard de Morval et se permit d'intervenir:

— Monsieur parle, sans doute, de cette bonne Mme Valvin? ... C'est une folle.... Oh! pas dange-reux, très doux!... A peine bachelier, son fils, Maurice, fut tué dans une partie de chasse, voici cinq ans. Cette dame était très malade; on n'osa lui avouer la mort de son enfant. La tête encore faible, elle s'affecta beaucoup de cette inexplicable absence. Elle prit du chagrin, sa pensée se troubla, et la raison ne lui revint jamais entièrement. Elle croit qu'elle retrouvera son Maurice, et elle attend sans cesse son retour.... Tous les ans, elle séjourne ici. Mais quand vient la saison des touristes, sa pâleur et son allure étrange étonnent et gênent le voyageur. Elle comprend d'elle-même que sa présence nous fait tort, et elle retourne chez elle.... Elle va partir aujourd'hui, tout à l'heure; sa voiture est commandée.

— Pauvre femme! soupira Morval; son inquiétude perpétuelle m'explique son saisissement d'hier soir lorsque, sous les ormes, j'ai passé si vivement près d'elle.

— Elle s'émoussait toujours à la vue des jeunes gens pouvant avoir l'âge de celui qu'elle a perdu.... Qu'à entrevoir Monsieur, même dans l'ombre, elle ait tressailli, cela ne m'étonne pas; si elle avait pu vous voir de plus près, au grand jour, elle se serait troublée bien davantage.... Vous ressemblez à son fils!

— Comment le savez-vous?

— Cette dame, où qu'elle soit, pose toujours le portrait de ce fils sur une table, près d'elle! Les valises sont bouclées, mais le portrait est encore sur la table, car Mme Valvin l'emporte dans son petit sac à la main. Monsieur veut-il juger de la ressemblance?

— Avant que Morval pût s'y opposer, la femme de chambre sortit et elle rapporta bientôt la photographie dans un petit cadre de cuir ciselé; après examen, le jeune homme constata:

— C'est vrai, cela me ressemble. Il y a quelques années, on s'y serait mépris. Rappelez vite ce portrait. Je serais désolé, que cette dame se doutât de mon indécision.

Seul, Morval, plus frappé de cette coïncidence que ne le méritait l'incident, comme toute banale, se prit à songer qu'il avait eu tort, la veille, de passer si vite sous le quinquonce; peut-être cette vieille dame aurait-elle été bien heureuse de le mieux voir, de lui parler.

— Si mes traits lui rappellent réellement ceux de son fils, se dit Georges, mon aspect eût évoqué au cœur de cette pauvre mère un souvenir de bonheur, une illusion fugitive, mais douce.... Ah! si je pouvais donner, ne fût-ce qu'une seconde, un peu de joie à quelqu'un, je me croirais encore utile à quelque chose en ce monde.

Obsédé par cette idée, Morval descendit au jardin, Mme Val-

vin, engoncée dans un fauteuil d'osier, à l'ombre tiède des ormes, venait de s'endormir.

—Même pendant le sommeil, quelle expression de douleur sur ce visage pâle! soupira le jeune homme.... Allons, je reviendrai quand elle sera réveillée!

En reculant, il fit tomber une chaise et le bruit redressa la vieille dame en sursaut; ses yeux, à peine ouverts, s'emplirent de ravissement.

— Maurice... mon fils... toi... moi!

Et la malheureuse femme, se jetant au cou du jeune homme, le serrant dans ses bras, éclatait en sanglots.

—Je t'ai retrouvé enfin!... Ah! je le savais bien, moi, que tu me reviendrais!.... Aussi je n'ai pas désespéré.... Embrasse-moi! Tu as un peu changé depuis tant d'années; tu es devenu tout à fait un jeune homme.... Ah! un beau jeune homme!.... Ah! que je suis heureuse!.... Mais embrasse-moi donc!.... Et réponds-moi, que je reconnaisse aussi ta voix, mon grand garçon chéri!

Mais, sans lui laisser le temps de répondre, le regard plein d'une tendresse infinie, toutes les rides de sa face ravagée s'effaçant dans l'épanouissement de sa joie, elle parlait toujours:

— Ah! ne t'éloigne pas de moi!.... Si tu savais comme j'ai souffert! Je te cherchais de tous mes regards, de toute mon âme! Il me semblait que j'étais plongée dans les ténèbres. Je crois que j'ai été folle!.... Et maintenant, j'ai si peur de te perdre!.... Ne me quitte plus, dis que tu ne quitteras plus jamais ta pauvre maman!

Pris au piège de sa pitié, Morval demeura muet, interdit; brusquement gagné à l'émotion poignante de la vieille dame, il sentait ses yeux se mouiller de larmes.

— Ah! mon enfant, tu pleures, tu pleures aussi! Tu te sens donc content de revoir ta vieille mère? ... Le chagrin ne te l'a pas rendue méconnaissable? ... Ah! combien le cœur me faisait mal.... et comme il bat librement à présent! Je respire, je suis guérie! C'est une résurrection!.... Embrasse-la bien fort, cette vieille mère: elle a besoin de sentir tes baisers pour crire qu'elle ne rêve pas!.... Ah! si je révais, si j'allais me réveiller et me retrouver seule, j'en mourrais!

Mme Valvin prononça ces derniers mots d'un accent si tragique et si passionné, que Morval en frémit imperceptiblement. Il s'abandonnait d'ailleurs à son étreinte, lui rendait ses baisers dans une sorte d'inconscience attendrie, et n'ayant jamais connu de caresses maternelles, il y trouvait un saveur singulière. Puis, devant ces yeux de vieille femme, ses yeux brûlés par tant de larmes et qu'illuminait maintenant tant d'espérance, il n'avait plus le courage d'avouer la vérité.

— Pourquoi lui briser le cœur? pensait-il; pourquoi ne pas prolonger cette illusion consolante?

Tout haut, il ne trouvait à balbutier que:

— Ne pleurez plus!... Me voici retrouvé!.... Ne pleurez plus!

— Ah! ta voix.... comme ta voix a changé! s'écria la vieille dame.... C'est celle d'un homme à présent; mais je la reconnais tout de même, et je l'aime encore plus, si sonore et si grave!.... Tu me raconteras tout ce que tu as fait! Moi, j'ai la tête si faible, si faible encore, que tout le passé s'embrume dans ma mémoire. Mais cela m'est bien égal de ne plus me souvenir, puisque je peux oublier toute la tristesse d'hier dans le bonheur d'aujourd'hui!

Puis, d'un ton de supplication où tout son être tremblait d'inquiétude, elle demanda:

— Je suis obligée de partir, pars avec moi!.... N'est-ce pas que tu vas partir avec ta pauvre maman? ... Ce ne sera pas t'engager pour longtemps! La souffrance m'a faite vieille. Ah! si vieille!....

Et Morval promettait dans un élan de pitié:

— Je vous suivrai!.... Nous partirons ensemble.... Je ne vous quitterai plus.

— Alors, va t'approprier, car voici la voiture devant le perron de l'hôtel.

Et comme le jeune homme s'éloignait, une crainte instinctive poussa Mme Valvin à demander en suprême imploration:

— J'ai confiance en toi, mon fils!.... Ne sois pas longtemps.... Je reviens.... Ah! si tu ne revenais pas!.... si tu ne revenais pas!....

A cette idée, elle redevenait pâle, un frisson la secouait, une griserie de folie troublait son regard si caressant.

— Je vous jure de revenir! dit Morval.

Une fois dans sa chambre, le jeune homme parvint à maîtriser son émotion, à envisager froidement son aventure.

L'hésitation fut courte.

Il lui parut que ce serait une indigne lâcheté que de manquer à sa parole, d'abandonner cette malheureuse femme. Il imagina son attende fébrile, tourmentée; il croyait la voir déjà reprise de démence, ou défaillant,

te, éperdue, mourante, en apprenant que son fils était parti loin d'elle une seconde fois. Et, tout en tassant piteusement ses objets de toilette, ses livres et ses vêtements dans la valise, il se répétait:

— Je n'aurais pas dû me rapprocher d'elle. Tant pis si je suis victime de ma curiosité! Elle en est innocente. Je ne la trahirai pas.... non, je ne peux pas la trahir!

Dix minutes après, au trot de deux bons chevaux, à côté de cette vieille femme inconnue, qui se croyait sa mère, Georges Morval se laissait emporter, il ne savait où, vers une demeure lointaine qu'il n'avait jamais vue, vers un avenir plein de mystère. Et, sans vouloir s'arrêter à tout ce que son rôle offrait de difficile, l'âme pleine d'une confiance et d'une sécurité ignorées jusqu'à ce jour, le jeune homme écoutait en souriant le babillage touchant de cette folle si douce. Et il pensait dans une ivresse toute nouvelle de vivre:

— C'est la première fois que je donne du bonheur!

LES ARRÊTS

Depuis l'aube, la bataille grondait....

Malgré deux défaites, quatre jours de retraite et une rivière à dos, les Russes faisaient tête, tentaient d'écarter le corps de Lannes, qui lancé en flèche, les talonnait; leurs masses compactes débouchaient résolument de Friedland, et Lannes, merveilleux de ténacité, devait reculer sous leur effort. Mais l'Empereur prévenait, accélérant sa marche: dans une rue irrégulière, confiante et lesté, la Grande Armée accourait, et la grande bataille de bonnet d'âne à peu s'enfallait, se précipitant en minutes en minutes—appel au secours et fanfare de victoire—précipitait les pas, serrait les colonnes, redressait les têtes.... L'Algie, les serres éployées, volait à la carrière....

Tapi au creux d'un vallon, derrière ses redoutes et l'affût, le 5e hussards, — 700 sabres — alligés ses quatre beaux escadrons de guerre. A sa droite, à travers les feuillages du bois de Sortlack, l'infanterie du 6e corps commençait à se masser, tandis que derrière lui Saint-Sulpice playait un massé lourde ses 6,000 cuirassiers. Mais l'heure n'était pas encore venue où Napoléon allait déboucher le tonnerre, où sur les Russes engagés à fond l'attaque allait fondre rapide, brutale, irrésistible.... La bataille n'était pas là.

Lourdement, rompus par ces cinq lignes de hâte févresse et d'anxiété — arriverait-on assez tôt pour la fête? — les hommes mirent pied à terre, rectifièrent paquetage et tenue, puis s'alligèrent à la tête des chevaux, la bride dans le bras.... Comme toujours avant le charge, le colonel Bemy de Saint-Front allait passer son régiment en revue.

C'était un beau et grand soldat que le colonel comte de Saint-Front, trop sérieux seulement et vraiment trop grave pour un hussard. Au sac de Lébbeck, dans ce coup de folie qui emporta le corps de Bernadotte, son escadron avait sauvé trois cents du pillage, et jamais ses yeux gris aux reflets de volonté et d'audace ne s'étaient baissés, même pas quand l'Empereur, le soir d'Byland, le fit colonel.

Il lisait Plutarque et ne jouait jamais; ses hommes dont il connaissait et prévoyait les besoins, l'admiraient.... "Ça a beau être un ci-devant, disait le porte-étendard, un vieux de Jemmapes, c'est un homme tout de même!"

Il longea les rangs du 1er escadron, et sa voix se détachait nette, précise, dans l'acoustie momentanée de la bataille, et le silence respectueux des hommes: à hauteur de 2e escadron, il questionna:

— Les hommes ont leurs deux jours de pain? ...

— Non, mon colonel....

— Et quittant sa place de bataillon à la droite du rang, le lieutenant Fleury fit un pas en avant. De son œil froid, cet œil de chef qui d'un éclair vous parcourt en entier, vous toise et vous soupèse pour ainsi dire, le colonel, des bottes élégamment ajustées au coquet plumet du colbach prit possession du lieutenant. Immobile et respectueux sans bassesse, celui-ci se redit....

— Monsieur, fit la voix brève, je tiens par-dessus tout à l'exécution de cet ordre.... vous garderez les arrêts....

Fleury ne broncha pas, ses yeux restèrent calmes, mais le rouge lui empourpra le visage.

— Mon colonel, risque un chef d'escadrons, c'est jour de bataille aujourd'hui, et sans sabre....

— Je le sais, fit Saint-Front d'un ton qui glaça.... Alors, sans mot dire, d'un geste froid, Fleury déboucha son colatiron, et le sabre abandonné heurta le

sol.... Un silence, deux regards qui se croisent.... Le colatiron était passé....

4 heures! Le moment décisif approchait.... 30 pièces que guidait Bernadotte passèrent dans un galop fou, et à la droite des hussards, par tous les trous de la lièze une véritable fourmilère surgit soudain des bois, fantasme aux gestes vifs, aux jambes lestes haut godtrées de noir....

— Voilà le rougeaud, fit un hussard montrant du doigt Noy à cheval.... Ça va chauffer! ...

Promptement reformé, alerte dans son uniforme bien sombre, un régiment d'infanterie légère avait pris la tête, balonnettes flambant au grand soleil, tous ses clairons sonnant.... puis, par-dessus les olivettes des armes le pitinement, des hommes, un cri monte, rappel d'anniversaire et geste de victoire.... "Marengo, Marengo!..." et comme s'il n'était attendu que ce signal, dépliant comme un mur ses quatre escadrons et soulevés dans cette vague enthousiaste, le 4e hussards s'ébranla....

Il s'en allait aux balles comme à la parade, calme et fort, tandis que derrière lui se déployaient dans un brutal étincellement d'acier les 2 000 "épitrone" de Bordeaux; les sabres courbes que les dragons liaient aux poignets, laissaient au creux des épaules et les pelottes largement rejetées en arrière flottaient doucement au vent de la course.... Sur la ligne des officiers, à vingt pas en avant de son peloton, Fleury, très calme, soigneusement ganté, une badine à la main.... derrière les rangs, chiens de garde étirs, les sous-officiers.... et à cinquante pas en avant, le colonel sur qui se tenaient tous les regards....

Soudain l'ennemi surgit.... un escadron de cosaques, puis d'autres derrière, comme les vagues de la marée.... un distingué bientôt le premier, bouches hurlant sous le bonnet de fourrure, lances abaissées déjà derrière les épaules tendues.... Un bataillon d'infanterie très vite forma le carré, et d'un geste de son sabre, que les trompettes redirent d'un rythme haletant, le colonel lança la charge....

On vit un cheval bondir dans un élan fou, un cavalier sans armes, couché sur l'encolure, s'enfoncer dans l'escadron ennemi, comme un neveu dans une vague qui se brise et rejaitill autour de sa poitrine.... deux hussards le suivaient.... il repartit une lance au poing cette fois, abor-dant déjà le 2e escadron.... et comme à cette minute les dragons de Latour-Maubourg se précipitèrent, eux aussi, dans un galop de tempête, tout sombra dans un vertige....

Le soir, un bivouac, le colonel manda Fleury....

— Vous prendrez dès ce soir le commandement de votre escadron.... Demain, l'Empereur signera cette nomination.... Et lui tendant le matin en s'inclinant légèrement:

— A demain, capitaine! FERNAND NIBERT.

LE FANTÔME DE WASUNGEN.

Wasungen, petite ville de Thuringe, a gardé l'antique usage des veilleurs de nuit. Depuis plusieurs années, l'un d'eux, nommé König, avait remarqué du haut de la tour communale que le 31 décembre à minuit, des flammes voltigeaient les-dessus du cimetière. Il en fit la confidence à un certain Bach qui, le 31 décembre dernier, se rendit sur la place, escorté de ses deux chiens et d'un ami, armé d'un revolver et d'un poignard. La troupe arrivait à peine qu'une lumière spectrale jaillit de l'obscurité. Les femmes, terrifiées, s'évanouirent; mais Bach, courageux et croyant, chanta: "Tous les bons esprits louent le seigneur", tira sur l'apparition un coup de son revolver et, toujours chantant, ses deux armes aux poings, se lança par mille tombes. Distinguant une figure dans les ténèbres, il cria: "Etes-vous un esprit ou un homme? Si vous êtes un être humain, répondez"; comme il ne recevait pas de réponse, il jura si bien de son poignard et de son pistolet que le fantôme, criblé de coups, se décida à avouer qu'il s'appelait Bernard Gunkel: "Je viens ici, dit-il, tous les ans, brûler un fagot d'épines parce que, d'après la tradition, certaines épines cueillies dans certaines circonstances et brûlées à minuit, le 31 décembre, exemptent de maladies les hommes et les bêtes." Pour ainsi dire pour coups et blessures devant la Cour de Meiningen, Bach protesta de son innocence, déclarant qu'il y avait eu un accident et non pas un spectre et que le Code pénal ne punissait que le meurtre des vivants. La Cour de Meiningen a rejeté cette excuse. Considérant que les armes n'ont point d'effet sur les fantômes et qu'en tirant sur Gunkel Bach avait prouvé lui-même qu'il le tenait pour un être humain, elle a condamné à six mois d'emprisonnement l'homme du génial ministère qui dut longtemps en France le plus clair de sa gloire à "Ave Maria" de Gounod.

JEANNE D'ARC GUERRIÈRE.

Sous ce titre: "Jeanne d'Arc guerrière," le général Frédéric Canonge vient de publier à la Librairie Nationale une étude militaire de plus haut intérêt sur l'héroïne qui arracha la France à la domination des Anglais.

Plusieurs ouvrages ont déjà été publiés au sujet des connaissances militaires de Jeanne d'Arc, mais tous sont demeurés dans un cadre trop restreint et trop technique.

Le général Canonge a pénétré le rôle sur-naturel de Jeanne, par les inspirations miraculeuses qu'elle a eues dans ses actes comme capitaine.

Comment cette humble bergère, ignorante non seulement de l'art de la guerre, mais même des éléments de l'instruction primaire, aurait-elle pu trouver ensemble le savoir nécessaire à la direction d'une armée, à l'ordre de bataille, à la conduite du combat?

— Ce qui frappe surtout, écrit le général Canonge, c'est l'impression instantanée de Jeanne et sa traduction immédiate en acte de vigueur. Qu'il s'agisse d'offensive comme devant les Angoulême, les Tourelles, à Jargeau, à Patay, ou qu'il s'agisse de poursuite comme devant la rencontre de Patay, l'ordre jaillit instantanément et est tout aussitôt appuyé par l'exemple.

Comme conclusion, le général Canonge fait ressortir que les raisons humaines alléguées ne permettent pas d'expliquer comment Jeanne parvint à remporter, coup sur coup, des victoires qui toutes nécessitaient l'emploi conscient des principes appliqués par les grands capitaines.

Jeanne d'Arc fut donc envoyée et inspirée; elle accomplit une mission sur-naturelle: la stratégie employée par elle en est une preuve matérielle irréfutable.

L'ouvrage écrit par le général Canonge, tout vibrant de foi et de patriotisme, est d'une lecture attachante et passionnante. Il est appelé à un grand succès.

Le tour du monde en Cinquante jours.

Phileas Fogg, qui d'ailleurs n'a jamais existé que dans l'imagination de Jules Verne, a fait le tour du monde en quatre-vingts jours, mais ce n'est pas un des moins curieux miracles de notre temps que la fiction soit toujours au-dessous de la réalité. Nelly Bly et George Francis Train, qui sont des personnages de chair et d'os, ont facilement dépassé les prodiges de vitesse que n'avaient été accomplis avant eux que par un héros de roman. Il n'a fallu au premier de ces voyageurs que soixante-trois jours pour faire le tour de la planète terrestre et soixante et un jours au second.

M. Mortimer Clarke vient d'établir avec une prévoyance minutieuse, dans le "Railroad Man's Magazine," les étapes de la route que devront suivre les touristes ambitieux de détenir le record de la course autour du globe.

Le prix de cette excursion n'est peut-être pas à la portée de toutes les bourses, mais il n'est pas excessif. Un billet de première classe de New-York à New-York en passant par Paris et Yokohama reviendrait à 3,679 francs 20 centimes. Quelques semaines de séjour dans une station thermale élégante ou sur une plage à la mode ne coûteraient guère moins cher. Voilà donc un itinéraire complet dont peut profiter les hommes qui éprouvent chaque année, à pareille époque, le besoin de s'éloigner de leur domicile et sont en général fort embarrassés pour savoir où ils feront leur voyage de vacances.

Il va de soi que pour entreprendre une pareille excursion, on ne doit pas s'embarrasser de bagages encombrants: une petite valise suffit, aussi légère que possible.

Nous empruntons au "Railroad Man's Magazine" le tableau des étapes:

De New-York à Cherbourg, par paquebot..... 5 jours

De Cherbourg à Paris, par chemin de fer..... 7 heures

De Paris à Saint-Petersbourg, par chemin de fer et wagon-lit..... 2 jours 6 h.

De Saint-Petersbourg à Moscou, par chemin de fer..... 12 heures

De Moscou à Irkoutsk, par chemin de fer..... 12 jours

De Irkoutsk à Vladivostok, par chemin de fer..... 5 jours

De Vladivostok à Kôbé, par paquebot..... 3 jours

De Kôbé à Yokohama, par chemin de fer..... 11 heures

De Yokohama à Seattle (Alaska), par paquebot..... 12 jours

De Seattle à New-York, par chemin de fer et wagon-lit..... 5 jours

Temps perdu pour attendre la correspondance entre les paquebots.... 4 jours 1/2

50 jours

Inutile d'ajouter qu'en descendant du train vous serez fourbu. Vous aurez traversé l'Europe, l'Asie, l'Amérique du Nord sans voir autre chose que des caquettées d'employés de chemins de fer; mais vous détenez un record, vous aurez fait le tour du monde en cinquante jours.

Contre Fortune Bon Cœur.

Tête de la dame qui, intriguée de voir qu'elle sautoit dans la rue les rires de tous les passants, s'aperçut enfin qu'elle se promène avec, accolé dans le dos, le sac de napoléon qu'elle avait attaché à sa robe pour éloigner les mites.

A son dîner de fiançailles, à un moment où précisément il faudrait produire une bonne impression chez ses hôtes, avoir la main assez malheureuse pour casser successivement une assiette et un verre.

En temps de chasse, avec plusieurs amis, ne pouvoir atteindre un village encore loin avant l'heure du déjeuner, entrer dans la chaumière d'un facteur rural pour se réconforter, dérocher un morceau de lard qui pendait dans la cheminée pendant que la fille est descendue à la cave pour tirer le vin ou le cidre, faire entendre une excellente omelette au lard, la manger de bon cœur.... et s'entendre dire lorsqu'on s'aperçoit que l'enfant se désole dans un coin:

— C'est pour le lard.... Papa avait si bien défendu d'y toucher!.... Il va me disputer.... C'est avec ce morceau-là qu'il se graissait les pieds en rentrant de sa tournée!

Dans une petite ville où l'on est de passage, recevoir une invitation à dîner chez des personnes dont on connaît peu les habitudes, avoir une main difficile à gater et une paire de gants noirs qui vont bien, mais avec lesquels on ne jugerait point convenable de se présenter, courir toute la ville pour faire l'emplette d'une autre paire éclatante de blancheur.... et tomber chez de braves bourgeois que cette grande tenue embarrassée.

Quand vous êtes attendu par une personne qui se pique d'exac-titude, découvrir que votre montre, sur la foi de laquelle vous tenez dans un passage, est arrêtée depuis trois quarts d'heure.

Etre à la chasse avec son supérieur hiérarchique, qui, tirant toujours au même temps que vous, s'attribue chaque fois le succès, alors que vous êtes sûr que c'est vous qui avez abattu la pièce.

Arriver à un obit juste au moment où l'offrande va se terminer et, dans sa précipitation, mettre dix francs au lieu de dix sous dans la corbeille aux cartes.... et ne pas oser réclamer!

Après avoir mangé beaucoup de salade, trouver deux énormes vers de terre au fond du saladier — et n'être pas philosophe.

Que dire des cousins de campagne, arrivés à l'improviste, au grand complet, le jour où vous les désirez le moins, où ils viennent précisément se jeter au travers des combinaisons les plus heureuses, des projets les plus longuement caressés? Ils restent des jours, ne paraissent jamais disposés à s'en aller, encastrés de votre bonne grâce qui ne se dément pas.

Recevoir une tasse de thé dans une main, un verre de liqueur dans l'autre et n'avoir pas de table ou de meuble où les poser pour pouvoir enlever de vos lèvres la cigarette qui vous aveugle.

Après avoir longtemps hésité à se marier, rentrer de son voyage de noces pour apprendre que le projet Caillaux réservait aux "chefs de famille" un impôt spécial!

Suivre assidûment les condra d'un journal et ne jamais figurer parmi les lauréats.

Rentrer de voyage la nuit, chargé de menus bagages, constater avec satisfaction que le gaz brûle encore dans l'escalier, s'arrêter devant sa boîte aux lettres pour y prendre son courrier, poser ses paquets à terre, ouvrir la boîte, pendant ce temps laisser le gaz s'éteindre et se débrouiller à grand-peine dans la plus profonde obscurité. Premier mouvement: mauvaise humeur. Second mouvement: éolat de rire. Troisième mouvement, le bon cœur folle: écrire au "Di-manche Illustré!"

Conclusion: "Ouvrons cette aimable philosophie, talisman de

bonheur, qui nous permettra de garder pour les vrais chagrins, dont toute existence n'est exempte, les larmes de nos yeux et les frissons de notre cœur. Ayons au sourire pour les petites épines qui ne font que nous froier le long de la route.... Et nous, jeunes filles, si même, dans nos rêves dorés, nous nous sommes entrevues, dans le lointain, reines d'un jour, sous les dentelles et la traditionnelle robe de satin blanc à longue traîne, et si, les années s'écoulant, nous ne voyons point venir à nous le Prince Charmant... consolez-vous!.... c'est qu'il n'existe peut-être pas."

L'Architrésorier Lebrun

Le 14 juillet 1810, le bourgmestre d'Amsterdam et ses adjoints étaient en tenue de gala; mais ce n'était pas pour fêter la prise de la Bastille. Ils venaient, aux portes de la ville, saluer un grand vieillard dont les cheveux blancs s'étagaient en boucles sur les tempes. Son visage rasé avait une finesse un peu inouïe et de la dignité. Sa politesse était exquise et ses manières très douces. C'était l'architrésorier Lebrun, duc de Plaisance, que Napoléon envoyait organiser la Hollande et la gouverner.

Louis Bonaparte, roi de Hollande, venait de désertor son royaume et de s'enfuir. Il n'avait vu, dans la politique, qu'un prétexte à l'incohérence. Une grave le représentait, vêtu de ses habits officiels, la couronne sur la tête et un rouleau de papiers dans chaque main. Sur le rouleau de gauche, on lisait: "Ordres" sur le rouleau de droite, était écrit: "Contre-ordres" sur la couronne, on déchiffrait: "Désordre."

Pressé par la canicule, il rêvait de noyer dans des eaux célèbres l'obsession des affaires. Il avait tout en faisant boucler des valises, tout jugé trop augustes, abdiqué secrètement en faveur de son fils; puis il était allé abriter son escapade à Tœplitz. La Bohême convenait excellentement à son humeur.

Le marquis de Caumont La Force vient de dire, et fort bien, dans un ouvrage tout récent, ce que fut, en Hollande, l'œuvre de Lebrun, de 1810 à 1813. Entre l'ex-trésorier Consul et l'Empereur, les estafettes ne cessaient de porter des lettres; et par conséquent, plusieurs chaque jour. Les seules archives nationales ont conservé quinze cents; elles sont couvertes de la grosse écriture, peu lisible, de l'architrésorier, ou bien noircies par la main de ses secrétaires, qui se résignaient à n'être pas au travail avant quatre heures du matin. Le ministère des affaires étrangères a fourni de nombreuses dépêches. Les archives de la comtesse de Maille, né Lebrun de Plaisance et grand-mère de l'auteur, lui ont été précieuses et il en a tiré quatre-vingt-dix lettres originales de Napoléon, dont vingt-six étaient inédites. Les archives du comte de Cambacères ont été, elles aussi, fort heureusement explorées. La famille et les relations mondaines du marquis de La Force contribuèrent ainsi, autant que sa méthode et son talent, au bon renom de son livre.

Lebrun, en dépit de son âge, avait fixé, sans grande hésitation, le choix de l'Empereur. Homme de lettres et homme d'Etat d'énergie et de tact, esprit clair et calme, Lebrun était un modeste qui laissait parler pour lui ses ouvrages et ses actions. Il aurait voulu Napoléon moins inflexible vis-à-vis du roi Louis à qui furent refusés ses papiers, sa bibliothèque et jusqu'à sa pelisse. Lebrun, du moins, sut gagner à l'Empereur des Français le cœur de la Hollande. Aux fêtes du 15 août, "tous les chapeaux étaient en l'air." Les serments de fidélité prêtés à Napoléon n'avaient pas sans doute été aussi nombreux qu'à Bruxelles, "où l'on descendit jusqu'aux vidangeurs," mais ils furent tenus sans peine jusqu'à la grande débâcle de 1813. Amsterdam, qui avait perdu son rang de capitale, finit par se réjouir d'être, après Rome et Paris, la troisième ville de l'Empire. Lebrun avait eu plus d'une fois le courage de soutenir la Hollande contre Napoléon. Napoléon, oublieux du temps où Bonaparte montait, sans apparât, au pavillon de Elze, pour prendre les conseils du troisième consul encore couché, écrivait parfois de dures choses à son architrésorier. Mais la colère impériale passait et Lebrun resta pour la Hollande "le bon Stathouder."

Lebrun triompha quand Napoléon daigna, en octobre 1811, venir à Amste... L'empressement populaire fut admirable et deux choses devinrent, dans la vieille cité marchande, d'une rareté insigne: "Une chemise blanche et un dîner." Les ouvriers, enthousiasmés par la présence de l'empereur, disaient, dans leur patois, "qu'ils mangeraient quiconque oserait porter la main sur lui." Aussi, quand repartit Napoléon, il avoua qu'il était devenu le premier Hollandais de son empire.